

Cinquantenaire et historique des Ecoles Normales d'Alger - Bouzaréa

Notre promotion a eu la chance d'assister à la célébration du cinquantenaire des Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa et de participer activement à son organisation.

Créée en 1865, l'Ecole Normale d'Alger a fonctionné d'abord en même temps que le Cours Normal, sur les coteaux verdoyants de Mustapha supérieur.

En 1888, elle est transférée à Bouzaréa dans un bâtiment construit mais resté inachevé, pour abriter un asile d'aliénés. C'est à partir de cette date de transfert provisoire, devenu définitif que cinquante années se sont écoulées en 1938, alors que la création de l'Ecole Normale d'Alger date en réalité de 73 ans.

Dès la rentrée 1937, une bonne partie du temps libre des Normaliens, de même que certains cours, en plein air ou en atelier, furent consacrés à la préparation de cet important événement de l'histoire de l'Ecole dont la célébration était fixée pour mars 1938.

Une grande kermesse était prévue dans la grande cour, avec des divertissements variés, des buvettes, des points de vente de gâteaux et de friandises, des expositions diverses.

Le bois, les matériaux, les outils et les maîtres ouvriers du bois et du fer furent mis à notre disposition pour la fabrication et le montage des stands nécessaires.

Le programme des festivités comprenait aussi, des représentations théâtrales et des spectacles de variétés, des auditions musicales préparés et animés par les élèves-maîtres et les Sectionnaires, selon leur origine et leur folklore particulier.

Un repas gastronomique devait rassembler les anciens Normaliens ainsi que les jeunes en formation, groupés à table par promotions successives et permettre ainsi des retrouvailles pathétiques avec des camarades de classe perdus de vue depuis longtemps ainsi qu'avec des lieux où l'on a passé les beaux moments de sa jeunesse. Un grand bal populaire devait clôturer les festivités. Ce furent deux jours de liesse inoubliables, qui ont attiré à l'Ecole tous les Algérois, parents et amis des Normaliens, autorités académiques et administratives et surtout les anciens élèves et professeurs venus de tous les coins du pays, de France et d'Afrique, certains d'entre eux déjà retraités et les cheveux blanchis par l'âge. Inutile de décrire, l'ambiance d'émotion, de sympathie, de fraternité et de gaieté qui ont été offertes aux invités et au public dans les lieux rénovés, décorés, fleuris pour la circonstance.

Monsieur Aimé Dupuy, Directeur des Ecoles Normales d'Alger, a été l'initiateur enthousiaste de cette grandiose commémoration. Il a écrit, édité et diffusé à cette occasion, un livre intitulé : « BOUZAREA, *Histoire illustrée des Ecoles Normales d'Instituteurs d'Alger-Bouzaréa* » préfacé par Pierre Martino, Recteur de l'Académie d'Alger et imprimé par F. Fontana, 3 rue Pelissier, Alger.

En historien, amoureux de son sujet, il raconte l'histoire et le développement de « cette institution, qui s'est dotée progressivement d'une âme et d'un esprit, qu'on ne trouve nulle part ailleurs » et qui a semé partout en Algérie et en Afrique, la bonne graine de l'instruction. Le titre attribué à l'ouvrage, « Bouzaréa », c'est à dire « le père des semences » ne pouvait être mieux choisi.

Il serait intéressant de rappeler les principales étapes de l'histoire de cette école, qui a été à l'origine de l'expansion, non seulement du français mais aussi de l'arabe et du berbère en Algérie et dans d'autres pays.

Créée en 1865, c'est à dire trente cinq ans après l'arrivée des Français, elle avait pour but la formation d'un personnel enseignant destiné à répandre l'instruction primaire dans la population européenne et indigène.

Installée à Mustapha à quelques kilomètres d'Alger, elle y resta plus de vingt ans.

Le recrutement des premiers élèves aussi bien chez les Européens que chez les Indigènes fut difficile.

On les fit venir d'abord des Ecoles Normales de France et seuls ceux de première année furent recrutés dans le pays, l'élément indigène devant figurer dans la proportion d'un élève musulman contre deux européens de sorte que, sur le contingent total de l'Ecole qui s'élevait à une

trentaine d'élèves, il devait y avoir au maximum dix indigènes, mais on a dû user d'une grande indulgence pour en admettre trois en première année dont les noms méritent d'être rappelés : Ce sont Fatah ben Braham de Mustapha (Alger), Attia ben El Baïod de Bou Saada (Alger) et Omar ben Abed de Bône (Constantine).

Le régime intérieur était rigoureux et les élèves devaient être en uniforme, « garantie de dignité et de bonne conduite et puissant instrument de discipline ».

Le problème du recrutement sur place des élèves-maîtres européens et indigènes, présentait des difficultés, une vingtaine d'années. Un commencement de solution s'annonça avec la création en 1883 d'un Cours Normal Indigène à Alger et d'un autre annexé à l'Ecole Normale de Constantine ouverte en 1878. Le Cours Normal de Constantine sera reversé à celui de Bouzaréa en 1897.

De la date de sa création à celle de sa disparition en 1924, le Cours Normal a subi quant à la durée de la scolarité, diverses fluctuations : deux années d'études, puis trois puis quatre pour revenir à trois années.

Les élèves du Cours Normal se présentaient au Brevet Elémentaire. Ceux qui échouaient n'étaient que moniteurs.

Pendant longtemps, seules ou à peu près, les écoles primaires kabyles fournirent au Cours Normal son contingent principal.

En 1911, sur quatorze admis au concours, les treize premiers étaient kabyles. Ce n'est qu'en 1923 que la proportion a été renversée : sur quinze indigènes entrés cette année là, six seulement étaient kabyles.

En 1924, le Cours Normal est supprimé. Les candidats indigènes se présentent au même concours que les Européens et subissent le même examen de sortie. Le Cours Normal devient l'Ecole Normale de l'enseignement des Indigènes qui compte vingt élèves par promotion jusqu'en 1937 où trente élèves furent admis. L'ensemble des élèves indigènes est alors de soixante dix comprenant trente huit « Kabyles » et trente deux « Arabes ».

Une Ecole Normale pour les Européens est créée à Oran à partir du premier octobre 1933. La Section Spéciale née en 1891 devait, parallèlement au Cours Normal, former le personnel de l'Enseignement des Indigènes. Le nombre de Sectionnaires recrutés essentiellement en France est passé progressivement d'une dizaine au début à une quarantaine en 1937.

Il faut remarquer que Sectionnaires et élèves du Cours Normal se sont ignorés pendant longtemps, dépendant les uns du directeur du Cours Normal, les autres du directeur de l'Ecole Normale. Chacun des deux groupes logeait aux extrémités de l'interminable bâtiment de l'Ecole, sans aucun contact entre eux.

Ce n'est qu'après la première guerre mondiale, sur l'impulsion d'un des directeurs, Charles Abderhalden qu'un rapprochement fut tenté pour aboutir en 1920 à la création des Ecoles Normales d'Instituteurs d'Alger-Bouzaréa et en 1928 au remplacement de la Section indigène de l'Ecole Normale par l'Ecole Normale Indigène.

Une fusion complète entre Européens et Indigènes, dans les études, les examens subis et le régime de vie étant rigoureusement appliquée comme il a été indiqué précédemment.

La bonne semence de Bouzaréa

Bouzaréa occupe, certainement, une place de choix dans la conception et l'organisation de l'enseignement en Algérie et, plus particulièrement, dans celui des Indigènes dont elle a assuré la préparation, intégrale, des maîtres.

Bouzaréa a doté, aussi, d'autres contrées et d'autres pays d'enseignants et d'éducateurs, qui ont exporté, en même temps que les connaissances solides qu'ils y ont acquises, son esprit, ses méthodes et ses procédés. Ses élèves-maîtres et ses Sectionnaires ont été accueillis en Afrique, A.O.F., Sénégal, Dahomey, Soudan. Ils sont allés à Madagascar, au Tonkin,, en Tunisie, au Maroc. Ils ont semé partout la bonne graine de « Bouzaréa ».

C'est, à l'Ecole Normale, au Cours Normal et à la Section Spéciale d'Alger, que se sont élaborées, les instructions et directives qui ont abouti à la rédaction d'un Plan d'Etudes et des Programmes de l'Enseignement des Indigènes de 1898, en même temps que furent conçus et précisés, la méthode et les procédés de l'enseignement du langage.

D'autres enseignements, tels que celui du travail manuel et, surtout, celui de l'agriculture, y furent utilement tentés et pratiqués. Dans le but de rentrer en relation avec les populations auxquelles il fallait apporter l'instruction et le progrès, l'enseignement de l'arabe et du kabyle y prit naissance et se développa, au point de former des arabisants, des berberisants et des islamisants notoires en Algérie, au Maroc et ailleurs.

L'Ecole Normale de Bouzaréa a conduit, également, aux situations les plus modestes, comme aux plus brillantes, au titre de moniteur indigène, comme à celui de Procureur Général de la Cour des Comptes (Soualah Mohammed dixit).

L'apôtre de l'enseignement de l'arabe a été, sans nul doute, Belkacem Ben Sédira, de même, que Si Amar Boulifa a été celui du kabyle.

L'un et l'autre, professeurs à l'Ecole Normale depuis sa fondation en 1865, ont initié, Normaliens et Sectionnaires, à ces deux langues. Ils ont établi les premières règles de leur enseignement ainsi que les instructions, les méthodes et les premiers manuels destinés à vulgariser leurs connaissances. Douze ouvrages ont été publiés par Ben Sédira : grammaire de la langue classique ou parlée (arabe ou kabyle), dictionnaires arabe-français et français-arabe, manuels épistolaires, morceaux choisis de littérature, etc.

Ben Sédira passera en 1898 à l'Ecole Supérieure des lettres qui deviendra Université d'Alger. Là, il continuera à professer et à préparer, par correspondance, au Brevet et au Diplôme d'arabe ou de kabyle, de nombreux enseignants et fonctionnaires intéressés par la prime accordée à leurs titulaires.

Lorsque Ben Sédira, âgé, se retire, c'est Soualah qui prend la relève. Originaire de Tiaret, Soualah Mohammed ben Maâmar a passé une vingtaine d'années à Bouzaréa, où il a été admis au Cours Normal en 1888. Elève-maître, d'abord, répétiteur, ensuite, il a exercé, comme professeur d'arabe, jusqu'en 1908, au même lieu. Il a conquis, progressivement, titres et grades universitaires, jusqu'à l'agrégation et au Doctorat es-Lettres. Il a enseigné au Lycée Bugeaud, à l'Ecole Supérieure du Commerce et ailleurs.

Il a apporté à la promotion des sujets dont il a eu la charge à l'Ecole Normale, au lycée et partout où il a enseigné, beaucoup d'ardeur et de foi. Il enseigna lentement, patiemment la langue classique avec sa grammaire pratique d'arabe régulier et la langue parlée avec toute une série de manuels gradués ? allant du cours élémentaire au cours complémentaire.

Il a acquis une place de choix dans l'histoire de l'enseignement de l'arabe. Nombreux sont les Normaliens et les Sectionnaires de ses élèves qui, à leur tour, et à son exemple, ont conquis leurs titres universitaires. Parmi eux, Louis Brunot, licencié d'arabe puis docteur es-Lettres, fut Directeur de l'enseignement indigène au Maroc puis Directeur de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à Rabat, Valat, licencié et agrégé d'arabe, professeur à Bouzaréa de 1908 à 1914 puis au Grand lycée d'Alger, Pérès, professeur d'EPS puis agrégé d'arabe et docteur es-Lettres, professeur chargé de cours à la faculté des Lettres d'Alger, Biaggi qui, à son tour, a remplacé Valat comme professeur d'arabe à

Bouzaréa, Fatmi ancien élève-maître, lui aussi, à Bouzaréa, qui a été professeur au Collège Ardaillon d'Oran et candidat à l'agrégation.

D'autres, ont enseigné l'arabe avec des grades de chef de bataillon dans de grandes écoles militaires. Dans d'autres domaines que l'arabe, on peut citer Ahmed Bahloul, originaire de Bou-Medfa à Miliana, qui a été élève au Cours Normal de 1901 à 1905. Ayant poursuivi des études supérieures à la Faculté d'Alger, il a obtenu sa licence de physique qui lui a permis d'exercer comme chargé de cours à l'Ecole J. B. Say à Paris. Titulaire, ensuite, du diplôme d'Etudes Supérieures et de l'agrégation en physique, il a enseigné au Lycée Buffon et à l'Ecole Spéciale des travaux publics à Paris.

Le *cheikh* Girard et H. Truet ont été, tous deux, professeurs d'agriculture à Bouzaréa. Girard, a été « le plus populaire des maîtres. Son savoir, son humour ont formé et enchanté des générations de Sectionnaires et de Normaliens qui sous sa direction devenaient, joyeusement et utilement : jardiniers, vignerons et forestiers ».

Beaucoup de Bouzaréens se sont orientés vers des carrières administratives militaires ou libérales : interprètes militaires et civils, officiers des affaires indigènes, administrateurs de communes mixtes comme Lestrade Carbonel ou Primoselli capitaine interprète, puis administrateur adjoint à Nédroma. Yaker El Yazid a été *caïd* à Fort-National. Il y a eu des intendants militaires, des avocats, des médecins, des industriels, des auteurs dramatiques et des écrivains comme Paul Fabre grand prix de littérature coloniale en 1936, Mouloud Feraoun, plus près et mieux connu de nous.

Comme personnalités algériennes récentes, anciens élèves-maîtres à Bouzaréa, je peux citer, au moins, trois camarades de promotion, qui se sont distingués dans des carrières différentes : Bellahcène Chaaban, Inspecteur de l'enseignement primaire à Oujda puis l'un des créateurs de l'Institut Pédagogique National à Alger, père de la méthode de langage « Malik et Zina », Firoud Abdelkader, joueur international de football, et Rahal Abdellatif, successivement, instituteur, professeur de mathématiques, proviseur au lycée berbère d'Azrou au Maroc, premier ambassadeur d'Algérie en France, secrétaire général du Ministère des affaires Etrangères, représentant permanent de l'Algérie à l'ONU et à l'UNESCO, Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique et Ministre de l'Intérieur.

Le Maroc a particulièrement profité des qualités intellectuelles et de la compétence des Bouzaréens. Beaucoup, d'entre eux, y ont occupé des postes importants.

M. Nehlil, ancien élève de l'Ecole Normale d'Alger, officier interprète, attaché au cabinet de Lyautey, a été chargé, par ce dernier, de fonder à Rabat, l'Ecole Supérieure de langue arabe et de dialectes berbères, devenue, par la suite, l'Institut des Hautes Etudes Marocaines. Ses premiers collaborateurs furent, justement, deux autres anciens élèves de Bouzaréa, Louis Laoust et Louis Brunot déjà cité et qui l'a remplacé à la direction de l'Institut des Hautes Etudes de Rabat. Un autre de leur camarade, M. Moise Buret (1) a également enseigné à l'Institut de Rabat.

Plusieurs autres arabisants et berberisants, anciens de Bouzaréa, ont, également, enseigné dans les écoles, lycées et collèges du Maroc ainsi qu'à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines de Rabat, devenu, Faculté des Lettres, à l'indépendance. Counillon qui a même occupé le poste de Directeur de l'Enseignement du premier degré, ainsi que Di Giacomo, grammairien émérite, tous deux agrégés d'arabe, sont bien connus des Marocains et des Algériens qui ont préparé leurs diplômes d'arabe classique, avec eux, à Rabat.

Samuel Biarnay, autre Normalien d'Alger, a été Directeur de la poste chérifienne et des biens *habous* au Maroc. C'était, aussi, un arabisant et un berberisant de premier ordre, en même temps, que son condisciple Loubignac.

Prosper Ricard, sectionnaire de 1899–1900, a été, d'abord, nommé à l'école principale de garçons indigènes de Tlemcen pour enseigner le travail manuel à ses élèves. Ses occupations pédagogiques le conduisent à prendre contact avec des artisans indigènes de la ville, entre autres : Si Mohammed ben Kalfate et Si Larbi ben Ikhlef qui l'ont initié aux métiers locaux et aux techniques

artisanales du pays. Il s'intéressa à l'art musulman, à l'étude de l'arabe et du berbère. Il fréquenta William et Georges Marçais, Alfred Bel et Edmond Destaing et

perfectionna ses connaissances à leur contact (1). Durant seize ans en Algérie et vingt deux ans au Maroc, Il va être le créateur et le directeur des Arts Indigènes. Il enseignera aussi le berbère à l'Institut de Rabat. Dans le même service des Arts Indigènes, nous trouvons comme Inspecteur à Marrakech, l'excellent peintre A. Mammeri, élève du Cours Normal indigène de 1906 à 1909.

D'autres Normaliens d'Alger ont bifurqué vers d'autres carrières que l'enseignement au Maroc : contrôleur civil comme le fameux Bonifas à Casablanca, Nehlil le berbérisant est devenu un grand avocat dans la même ville. Ben Abed a été interprète judiciaire de première classe à la cour d'appel de Rabat. Comme on le voit, l'Ecole Normale de Bouzaréa peut être fière de ses élèves européens et indigènes qui, à leur tour, aiment à se réclamer de l'Etablissement où ils ont acquis une formation intellectuelle, professionnelle et morale solide et des méthodes de travail sûres.

L'Algérie indépendante, leur doit, aussi, beaucoup. Les instituteurs indigènes ont été les premiers à réclamer, « humblement » et patiemment, l'égalité de traitement et des droits avec les Européens. Ils ont, toujours, été près du peuple dont ils sont issus, et essayé de le défendre et d'améliorer son sort, en militant, activement, dans les organisations sociales, syndicales, sportives, religieuses, culturelles et politiques. Par leur exemple, l'instruction qu'ils ont répandue, l'éducation qu'ils ont donnée, ils ont grandement contribué à réveiller le peuple et lui ont appris à connaître et à réclamer ses droits. Ils ont formé des militants de la cause nationale, des patriotes et des combattants de la guerre de libération. Beaucoup, d'entre eux, sont morts au champ d'honneur. Je pense, en particulier, à mon camarade de promotion et ami Chohra Lahbib de Laghouat, officier de l'ALN.

La première rentrée de l'indépendance, avec le vide produit par l'exode massif des Français, Européens et Israélites, n'a été possible que grâce au millier d'Instituteurs et d'enseignants musulmans formés, directement ou indirectement, par Bouzaréa, encore disponibles dans le pays.

Ils ont fourni des cadres compétents et dévoués à tous les niveaux de l'éducation nationale... Ils ont surmonté, courageusement et avec succès, toutes les difficultés du début, en personnel, locaux, équipement, manuels. Ils ont remis l'Ecole algérienne en marche, mais pas toujours, comme ils auraient voulu et souhaité qu'elle soit, malheureusement.

Et pour terminer ce chapitre, ce vibrant hommage qui leur a été rendu par Ferhat Abbès dans son livre : « L'indépendance confisquée ».

« Feraoun a fait partie de ces instituteurs musulmans qui avaient choisi d'apprendre à lire et à écrire aux petits Algériens. Il a été le collègue de Tahrat, Djabali, Si Ammour, Sellal, Mahiou, Haddad, Belhadj, Gaid, Boutarène, Bourouiba, Hassen, Daoudi, Messai, Sfaxi, Lounis (1). Inlassablement, le corps enseignant, s'est donné, corps et âme, à sa mission d'éducation, sans trahir ni son peuple, ni la France ».

Le ciel s'assombrit sur Bouzaréa

Isolés sur notre promontoire à douze km d'Alger, loin de la ville, loin du bruit, loin du monde, ce qui se passe dehors parvient, à peine, à notre connaissance. C'est au cours de nos sorties du dimanche ou pendant les vacances scolaires, que nous pouvons nous informer sur les événements religieux, sociaux, politiques ou faits divers, qui surviennent et se déroulent en ville, en Algérie et dans le monde.

Nos camarades medersiens nous donnent des nouvelles du village. Les journaux locaux tels que « l'écho d'Alger » ou « La Dépêche algérienne », certains périodiques français, nous tombent, parfois, entre les mains. Les séances de cinéma, auxquelles il nous est donné d'assister le dimanche, commencent par la projection des actualités de la semaine.

Les faits, qui jalonnent la politique française en Algérie, attirent, particulièrement, notre attention. Après la victoire du Front populaire en France en 1936, les revendications, présentées par le premier Congrès musulman, réuni en juin 1936, ont abouti au dépôt, par le gouvernement socialiste, d'un projet relatif à l'exercice des droits politiques par certaines catégories de sujets français en Algérie : le projet appelé Blum – Violette.

Sous la pression des colons et des maires d'Algérie, hostiles à toute amélioration de la situation politique, administrative, économique, sociale et morale des indigènes, le projet est ajourné. Il est, même, suivi d'une politique de répression.

Cette situation, détermine les dirigeants du Congrès musulman à relancer leur action en tenant un deuxième Congrès en juillet 1937 pour réaffirmer les revendications de juin 1936.

La Fédération des Elus de Constantine, présidée par le Docteur Bendjelloul, n'y participe pas et mène une action séparée en faveur du projet Blum–Violette. Elle engage, même, ses élus, à cesser toute collaboration avec l'administration française.

Messali et cinq autres dirigeants du PPA sont arrêtés le 27 Août 1937 et jugés, les 4 et 5 novembre, par le tribunal correctionnel d'Alger, après les élections cantonales, d'octobre 1937, auxquelles le PPA a présenté neuf candidats et recueilli beaucoup de voix.

La Medersa Dar El Hadith de Tlemcen inaugurée dans l'enthousiasme populaire le 27 octobre de la même année, par le *cheikh* Abdelhamid Ben Badis, est fermée fin décembre et des poursuites sont engagées contre son directeur *cheikh* Bachir El Ibrahimi.

Le 14 Janvier 1938 « Al Bassair » publie une *fétoua* prononcée par le *cheikh* Ben Badis, contre la « naturalisation ». En mai 1938, les maires et les colons d'Algérie obtiennent l'ajournement de l'examen du projet Blum–Violette et l'Association des *Oulémas* rédige un manifeste d'union, de protestation et de soutien, successivement au peuple algérien, au gouvernement français et au peuple français ».

Le 2 juillet 1938, Ferhat Abbès lance l'idée de la création d'un parti d'union appelé l' « Union Populaire Algérienne » pour la conquête des droits de l'homme et du citoyen.

Le 25 août 1938, le Docteur Bendjelloul président de la Fédération constantinoise des élus, juge que l'action revendicative doit, pour aboutir, être conduite par un large rassemblement franco-musulman algérien.

En août 1938, le PPA publie ses propositions pour un rassemblement musulman autour d'un programme commun.

Le 9 janvier 1939, le bureau politique du parti communiste d'Algérie prétend, lui aussi, poursuivre une politique de large union et adopte une résolution dans ce sens

Le 18 mai 1939, le PPA lance, à Alger, un nouveau journal : « Le Parlement algérien », organe de défense et d'émancipation du peuple algérien. Telles sont, donc, les positions des mouvements politiques algériens, à la veille de la deuxième guerre mondiale. Tous prônent l'union et le rassemblement mais ils restent très divisés.

En France, le premier gouvernement Blum (juin 1936 à mai 1937) a mené une politique sociale marquée par l'augmentation des salaires, la semaine de quarante heures, les congés payés, mais la gauche française reste très divisée à la suite de la politique de non-intervention en Espagne. Dans ce

dernier pays, la guerre civile bat son plein, depuis 1936, entre partis nationalistes et républicains socialo-communistes. Les uns sont soutenus, politiquement et militairement, par l'Allemagne et l'Italie, les autres, par l'URSS et les brigades internationales.

La France et l'Angleterre pratiquent une politique de non intervention. Le deuxième gouvernement Blum (mars, avril 1938) marque l'éclatement du Front Populaire. Il est remplacé par le ministère Daladier.

En Italie, Mussolini poursuit une politique de prestige et de conquêtes (conquête de l'Ethiopie de 1935 à 1936). Il se rapproche de l'Allemagne et constitue, avec elle, l'axe Rome - Berlin. L'Italie quitte la Société des Nations et soutient militairement Franco en Espagne.

Le plus grand problème, en Europe, est celui, posé en Allemagne, par le chancelier Hitler et son parti nazi. Plébiscité führer, il met en pratique sa doctrine nationale-socialiste, définie dans son ouvrage : *Mein Kampf*, fondée sur la supériorité de la race aryenne. Son désir de domination et l'impuissance de la SDN le conduisent à rattacher, dès janvier 1935, la Sarre à l'Allemagne, à réoccuper la Rhénanie (mars 1936) et à annexer tous les pays de langue allemande : Autriche (mars 1938), les Sudètes (sept 1938).

Malgré les accords de Munich, signés avec l'Angleterre et la France d'un côté, l'Allemagne et l'Italie de l'autre (29 au 30 septembre 1938), il continue à faire trembler l'Europe et le monde par ses menaces et ses manœuvres contre la paix.

En Espagne, Barcelone tombe aux mains des Franquistes en janvier 1939 et le premier avril, Franco fait son entrée à Madrid.

Un rapprochement franco-anglais a lieu, en avril 1939, et un pacte d'acier est signé, entre l'Allemagne et l'Italie, en mai 1939.

C'est dans cette atmosphère survoltée que ma deuxième année, aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa, s'achève. L'orage gronde partout. La guerre nous guette mais nous pensons rarement à elle, sans la croire possible un seul instant.

Adieux prématurés à Bouzaréa

La première année à l'Ecole Normale (année scolaire 1937- 1938) s'était rapidement écoulée. Nos études et nos occupations habituelles diverses ont été doublées par la préparation des festivités du cinquantenaire, ce qui ne nous a pas empêchés de passer dans de bonnes conditions la première partie du Brevet Supérieur.

La deuxième année (1938-1939) s'est déroulée normalement et dans les meilleures traditions, évoquées plus haut. Nous avons fêté la «Culbute» au milieu de l'année et nous avons assuré la parution du journal « Le Profane » sans aucun problème. Nous avons subi, avec succès, les épreuves de la deuxième partie du BS et nous avons terminé l'année, en beauté, avec la fête et le repas gastronomique traditionnels, au bord de la mer, à Fort de l'eau, dans l'insouciance, la joie et l'amitié, avec le ferme espoir de nous revoir, tous les camarades de la promotion, Européens et Indigènes à la rentrée prochaine et terminer nos études, en tant que Vétérans, comme tous les Normaliens qui nous ont précédés.

Le destin, malheureusement, devait en décider autrement. Jamais plus, nous ne devions, nous regrouper, tous, comme avant, à Bouzaréa.

Les prétentions et l'audace de Hitler, la veulerie de l'Angleterre et de la France, conduisent, le premier septembre, à l'invasion de la Pologne par l'armée allemande.

Le 3 septembre, la Grande Bretagne, à 11 heures, et la France, à 17 heures, se déclarent en état de guerre avec l'Allemagne. La deuxième guerre mondiale commence. « Adieu, veaux, vaches... ! ».

Les vacances d'été s'écoulaient, doucement et agréablement. Le monde entier se réveilla brusquement de sa léthargie et accueillit ces nouvelles avec stupeur et consternation.

La mobilisation générale est commencée. Le sursis d'incorporation, que j'ai demandé pour terminer mes études, ne tient plus. Je dois rejoindre, moi aussi, le corps dans lequel je serais affecté. Une lettre de Monsieur Dupuy, mon Directeur aux Ecoles Normales de Bouzaréa, me recommande de me mettre à la disposition des autorités locales, en attendant mon ordre d'appel sous les drapeaux.

Dès le premier octobre et selon les instructions données par l'Administrateur de la commune mixte, je rejoins l'école de garçons de Nédroma. Tous les instituteurs français ont été mobilisés. Il ne reste, à l'école, que leurs épouses

.....

.....

Je suis informé, par la suite, qu'une session spéciale de la troisième partie du Brevet Supérieur sera organisée à Oran le 11 novembre 1939.

Je rejoins Oran à la date prévue et pendant deux ou trois jours, nous subissons les épreuves de cet examen. J'y rencontre tous mes camarades de promotion oranais et en particulier mon ami Gadi Abdelkader de Bel Abbès.

Je suis admis à l'examen. Dès fin octobre, j'ai déjà reçu mon ordre d'appel qui indique que je dois rejoindre le 19^{ème} Génie, caserne Lemercier à Hussein-Dey, le 20 novembre 1939.

Monsieur Trémolet, Directeur de l'école, venu passer une brève permission avec sa famille à Nédroma, doit retourner à Alger dans sa voiture. Il a le grade de lieutenant. Il me prend comme compagnon de route.

Je quitte à regret mes premiers élèves, désappointés par mon départ. Je laisse mes vieux parents et mes proches éplorés. Une autre vie, pénible, périlleuse, incertaine, va commencer pour moi.(1).

(1) le chapitre V, qui termine le tome1, s'intitule :

« De l'Ecole Normale de Bouzaréa au 19^{ème} Régiment du génie à Hussein-dey »